

Et nous tendîmes l'oreille au bas de l'escalier.

Le silence, qui suivit nous rassura pleinement.

— Poltron ! dis-je à Pierre. C'est le bois qui travaille... et tu prétends que si nous renoutrons les gendarmes....

— Chut ! interrompit-il on me prenant le bras. Ecoute !...

On entendait dans la chambre du meunier un vacarme étrange ; comme si l'on eût roulé avec peine un meuble difficile à déplacer.

— Morbleu ! qu'est-ce que ce tonnerre-là ? Est-ce que le vieux fait le sabbat là-haut ?...

Les histoires qui avaient couru le pays sur le compte du père Gautier me revinrent à la tête. Puis le bruit cessa.

— Je te dis que j'ai raison de me défier du vieux loup, dit Lebras. Ecoute encore !

Le meunier ouvrait la fenêtre. Un instant après, j'entendis le bruit d'un paquet qui tombait lourdement sur la glace. La seule fenêtre qu'il y ait dans la chambre donne sur la rivière, tout près de la roue du moulin. Un sourd oraquement des orôutes de glace succéda seul à ce bruit.

— Héin ! qu'est-ce que cela veut dire ? me dit Lebras. Est-ce que le vieux déménage nuitamment, et qu'il jette son mobilier par la croisée pour aller plus vite ?

Je m'élançai hors du moulin et j'allai me pencher sur le parapet du pont. La neige avait redoublé ; elle tombait drue comme la grêle ; le vent, soufflant par rafales, me la chassait dans les yeux. J'eus beau regarder sur la glace, au-dessous de la fenêtre, — je n'aperçus rien.

— Qu'on me pende, si je comprends quelque chose à tout ceci ! dis-je à Lebras quand je fus rentré. Rallume la chandelle et montons.

Tout était redevenu silencieux. Seulement le volet, poussé par le vent, venait régulièrement battre le châssis de la fenêtre. Je n'osais trop avouer à Lebras tout ce qui me vint au cerveau de vagues inquiétudes. Ce bruit singulier, cette fenêtre ouverte sur la rivière au milieu de la nuit, ce corps jeté lourdement sur la glace..... tout cela me paraissait suspect.

— Montons ! fit Lebras.

*A continuer.*

# LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

## LES TROIS

IX

PENDANT TREIZE ANS

Aussitôt après avoir quitté son mari, la marquise courut trouver Gabrielle.

— Le comte de Sisterne est à Paris, lui dit-elle.

Gabrielle devint très pâle.

— Mon mari a reçu une lettre de lui ce matin, continua la marquise ; il va venir passer quinze jours à Coulange.

— Quand arrive-t-il ? demanda Gabrielle d'une voix qui trahissait une violente émotion.

— Dans deux ou trois jours.

— Nous devons nous attendre à cela. Hélas ! nous nous trouverons plus d'une fois en face de ce danger. Il faut l'éviter à tout prix, il s'agit de notre bonheur à tous.

Il y eut un moment de silence. Gabrielle reprit :

— Il ne faut pas que le comte de Sisterne me voie, il faut que je ne sois plus ici quand il arrivera, oui, je dois partir.

— La même pensée m'est venue, répliqua la marquise, et, avant de vous avoir consultée, j'ai prévenu mon mari que, sur votre demande, je vous avais autorisée à aller passer quelque temps près de Mme Marlot.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il a compris que je ne pouvais vous refuser quinze jours ou trois semaines de congé.

Gabrielle soupira.

— Depuis quelques jours j'étais si heureuse ! dit-elle, il fallait que ma joie fût troublée. Les vacances ne sont que de deux mois, et pendant plus de quinze jours je vais être éloignée de notre fils !

Elle essuya deux grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

— Pauvre amie ! murmura la marquise, en lui serrant la main,